

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Méchant Michaux

Gilles Marcotte

Volume 11, numéro 6, novembre-décembre 1969

Henri Michaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29727ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1969). Méchant Michaux. *Liberté*, 11(6), 19–21.

Méchant Michaux

« Venez céans », dit le squal, et il le mangea. Le squal était mangeur d'hommes, mais l'époque était polie. »

C'est du Michaux, impossible d'en douter. Il n'y a que lui pour raconter de telles histoires, depuis la mort de Jules Supervielle. Et, à vrai dire, chez Supervielle, on avait l'appétit moins féroce. Mais ne nous égarons pas. Voici une autre histoire — dont je ne cite que la fin, car elle est un peu plus longue que celle de Michaux :

« ... il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts,
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès. »

Vous avez reconnu la fable célèbre entre toutes, *Le loup et l'agneau*, de celui que dans les classes de français on appelle encore le bon La Fontaine. On n'oserait pas, aujourd'hui, parler du bon Michaux. Et pourtant, que sont les Meidosems, Emonglons, Phlises, Bourabous, Cournouaques, Brinogodules et autres Monsieur Plume, sinon des avatars du loup, de l'agneau, du lion devenu vieux et des animaux malades de la peste ? On pourrait — par jeu — poursuivre le parallèle, et rapprocher telle épître de La Fontaine à un puissant protecteur, du beau poème que Michaux intitule *Mon Roi* :

« Dans ma nuit, j'assiège mon roi, je me lève progressivement et je lui tords le cou.

Il reprend des forces, je reviens sur lui, et lui tords le cou une fois de plus.

Je le secoue et le secoue comme un vieux prunier, et sa couronne tremble sur sa tête.

Et pourtant, c'est mon Roi, je le sais, et c'est bien sûr que je suis son serviteur. »

La Fontaine avait affaire aux Grands ; Michaux, à l'absolu. Quand on a affaire à l'absolu, et non seulement au pouvoir absolu, la manière forte s'impose.

Mais retournons à la fable, qui occupe une grande partie de l'oeuvre de Michaux. Je dirai donc de Michaux qu'il est « le fabuliste du dedans ». Et qu'est-ce que le dedans, sinon le dehors ? La première tentation qui vient au lecteur, devant une fable trop crûment révélatrice, qu'elle soit de La Fontaine ou de Michaux, est de se dire qu'elle ne le concerne pas — ou qu'elle concerne uniquement son inconscient, suprême alibi. Devant Michaux, l'opération est particulièrement aisée : les violences, les cruautés, les combats sanglants, les bizarreries inquiétantes qui sont la matière de ses fables, ne nous dérangeront pas profondément si nous décidons de n'y voir que d'habiles dramatisations du monde intérieur, lequel en principe ne relève pas du code criminel. Mais entre ce que raconte Michaux et ce qui se passe quotidiennement sous nos yeux, il faut affirmer carrément qu'il ne cesse point continuité, comme dirait Claudel. Considérez ce qui se passe dans les familles, à l'école, dans les divers pays, dans le monde (lisez le journal), et dites-moi si vous n'y retrouvez pas tous les ingrédients des fables de Michaux. Michaux, « fabuliste du dedans », fabuliste du monde réel. Comme La Fontaine. Et grand animalier, comme l'autre. Chez l'un et chez l'autre, la bête est humaine.

Ce qui nous amène à la poésie. Il n'est pas d'étudiant un peu éveillé qui, devant une fable de La Fontaine, ne pose la question : qu'y a-t-il de poétique dans ces historiettes, en quoi sont-elles autorisées à faire partie du domaine de la poésie ? Le professeur habile répond que La Fontaine sait versifier comme personne, mais il est plus embarrassé si on lui pose la même question au sujet de Michaux, dont les textes en effet ressemblent fort à de la prose. C'est que, dans la conception que nous nous faisons plus ou moins consciemment de la poésie, le récit n'est pas admis. Poésie de récit et poésie didactique participent à nos yeux de la même hérésie. Ajoutons que la prose de Michaux ne présente aucun des caractères habituels de la prose lyrique ou poétique, celle par exemple que l'on trouve chez André Breton, et qui se fraie un chemin dans le demi-jour du symbole et des associations insolites. Celle de Michaux, tout au contraire, est d'une

extrême économie, presque sèche, d'une précision hallucinante, régulière en son déroulement comme une page de Descartes ou de Voltaire. Et pourtant, lisant les premières lignes de *Mes propriétés* :

« Dans mes propriétés tout est plat, rien ne bouge ; et s'il y a une forme ici ou là, d'où vient donc la lumière ? Nulle ombre.

Parfois, quand j'ai le temps, j'observe, retenant ma respiration... » qui sont de bonne et claire description, je suis aussitôt transporté dans un monde autre, dans un univers où le langage va se jouer de moi, dans cet univers à la fois étrange et familier, étrangement familier, qui est celui-là même de la poésie. Il suffit d'une ligne de Michaux pour que je m'attende au pire et au meilleur. La transgression, ici, est la plus violente parce qu'elle s'opère au sein du langage le plus nu, le moins préparé à l'accepter. Non pas l'explosion, mais l'implosion. Les atomes de langage que Michaux utilise conservent toutes les apparences du commun : la matière de la fusion n'a pas à être privilégiée. Elle est, par définition, le « n'importe quoi ». Pierre Clarac disait des fables de La Fontaine : « Poésie parlée, poésie qui naît de la prose et, d'un coup d'aile, monte dans le soleil... » Disons-le de Michaux. Mais précisons qu'il s'agit d'un « soleil noir ».

GILLES MARCOTTE